

# La rhétorique du rejet dans le rap gabonais contemporain : cas de « On va tourner la page » de Keurtyce E. et « Mister zéro » de Saik'1ry

Gaël NDOMBI-SOW  
Université Omar Bongo – Gabon  
[sowgael@yahoo.fr](mailto:sowgael@yahoo.fr)

&  
MBONGUILH-NZAMBH-MBONGUILH  
Université Omar Bongo – Gabon  
[mbonguilh@gmail.com](mailto:mbonguilh@gmail.com)

## Résumé

Dans les milieux *underground* des grandes métropoles africaines, le rap s'impose comme la nouvelle option de communication, en période de crise, afin de contourner la censure étatique sur les canaux traditionnels. Au Gabon, nombreux sont les textes rappologiques qui sont l'expression d'un malaise politique et social, visant à dénoncer la mauvaise gestion de la chose publique par une caste dont les aspirations sont l'enrichissement personnel, au détriment du bien-être de tous. C'est le cas de « On va tourner la page » de Keurtyce E. et « Mister Zéro » de Saik'1ry, dont le dénominateur commun est l'appel au rejet de la classe politique dirigeante, au tournant de l'élection présidentielle de 2016. Le présent article vise à examiner les mécanismes de l'écriture de l'altérité, en fixant la représentation du rapport à l'Autre dans le champ de l'imaginaire politique, afin de cerner sa portée révolutionnaire aux relents humanistes.

**Mots-clés :** altérité, dénonciation, Gabon, poétique, politique, rap.

## Abstract

In the underground circles of Africa's major metropolises, rap has become the new communication option, in times of crisis, to bypass state censorship of traditional channels. In Gabon, many rap lyrics are the expression of a political and social malaise, aimed at denouncing the mismanagement of public affairs by a caste whose aspirations are personal enrichment, to the detriment of the well-being of all. This is the case of "On va tourner la page" by Keurtyce E. and "Mister Zéro" by Saik'1ry, whose common denominator is the call to reject the ruling political class, at the turn of the 2016 presidential election. The aim of this article is to examine the mechanisms of the writing of otherness, fixing the representation of the relationship to the Other in the field of political imagination, in order to identify its revolutionary scope with humanist overtones.

**Keywords:** alterity, denunciation, Gabon, poetics, politics, Rap

## Introduction

Dans une société hyper normalisée, où les lignes de la communication de masse sont sous le contrôle des instances du pouvoir, les voix discordantes se mobilisent souvent pour créer d'autres codes et moyens d'expression, qui échappent à l'œil bienveillant des censeurs. Ainsi, dans la Bolivie des années 1970, sous la dictature du général Hugo Banzer Suárez, la parole contradictoire se fait jour par le canal de la littérature. L'une des plumes émergentes de cette période, Victor Montaya, auteur du classique *Huelga y represión* (1979), institue un discours de contre-offensive visant à libérer le pays de celui qui s'est imposé à la tête par un coup d'état militaire. Dans ce contexte autocratique, l'art s'impose comme un exutoire, un vecteur privilégié à travers lequel se constitue une résistance face à tout genre d'oppression qui militent pour la confiscation des libertés primaires. C'est aussi dans cette disposition que le rap, considéré comme « a musical form that makes use of rhyme, rhythmic speech, and street vernacular, which is recited or loosely chanted over a musical soundtrack » (Keyes, 2002, p. 5), a toujours servi la cause des marginalisés, dans leur besoin d'exprimer un ressenti trouble. Aux Etats-Unis, la communauté noire, rangée à la périphérie de l'ordre sociétal, a revendiqué un statut respectable à travers une authenticité musicale au sein de l'imaginaire rappologique (Rose, 1994 ; Forman, 2002 ; Freitas, 2011). En France, la parole des rappeurs sert de grille de lecture à l'environnement dystopique qu'est l'injustice, les minorités raciales, le désordre politique et l'univers banlieusard (Hammou, 2012).

Le continent africain n'a pas aligné une exception à cette mouvance, puisque parmi les moyens artistiques à la solde de sa jeunesse, dans sa quête d'expressivité, il y a le rap, qui de plus en plus gagne du terrain. Sur le continent noir, le rap depuis son implantation, s'est imposé comme une forme d'expression politique et sociale. Le Collectif « Y en a marre » au Sénégal, le Balai citoyen au Burkina Faso et le rappeur Bobi Wine en Ouganda, à titres illustratifs, démontrent avec perspicacité, l'implication des rappeurs dans les mobilisations politiques et sociales. Au Gabon, nombreux sont les textes qui sont l'expression d'un malaise politique et social, visant à dénoncer la mauvaise gestion de la chose publique et à fixer un discours blâmable qui condamne les acteurs du marasme. C'est le cas notamment de deux chansons, « On va tourner la page »<sup>33</sup> de Keurtyce E. et « Mister Zéro »<sup>34</sup> de Saik'Iry qui, au tournant

---

<sup>33</sup> Keurtyce E., 2015, « On va tourner la page », <https://www.youtube.com/watch?v=Xegaw8aX3B4>, mis en ligne le 21 décembre 2015. Dans cet article, les références se rapportant à ce titre seront marquées par OVTP, suivi parfois par le numéro du couplet.

<sup>34</sup> Saik'Iry, 2016, « Mister Zéro », <https://www.youtube.com/watch?v=dZFvhp44nYw>, mis en ligne le 02 juillet 2016. Les références se rapportant à ce titre seront marquées par MZ, suivi parfois par le numéro du couplet.

de l'élection présidentielle de 2016, ont initié un discours de contestation et de rejet, dont la rhétorique militait pour le remplacement de la classe politique dirigeante par une nouvelle génération, plus apte à penser/panser un Etat de droit et à ériger une société propice à l'épanouissement de l'homme. Se pose alors la question de l'inscription discursive visant à se débarrasser du responsable des maux : le rap ne dispose-t-il pas de ressources à mettre à la disposition des causes chères à la société ? Comment se situe la résonance du discours politique dans le rap gabonais ? Par quels mécanismes langagiers les rappeurs manifestent-ils de leur aversion envers les détenteurs du pouvoir politique ? De telles interrogations nécessitent que l'on inspecte les deux textes rappologiques à la lumière des théories littéraires qui entrevoient un rapport à l'Autre, abordé dans l'optique de la réfutation. Le présent article envisage donc de montrer, à partir d'une approche poétique et imagologique adaptée, les mécanismes de l'écriture de l'altérité, sous le prisme d'une vision de rejet.

### **1. Poétique de l'engagement politique dans le rap gabonais : les mots pour traduire l'échec**

Au mitan du premier véritable envol de la contestation politique au Gabon, le rap s'est imposé comme un canal d'expression permettant à la jeunesse de se positionner dans le harem des idées. L'année 1990 a marqué le déclic, puisque le pays est passé d'un régime monopartite à une ouverture au multipartisme, après une conférence nationale qui s'est voulue initiatrice de la démocratie, malgré un climat d'émeutes. Et « c'est dans ce contexte d'embrasement populaire que les jeunes de Libreville s'emparent de la musique rap, s'inspirant des Américains Public Enemy et N.W.A, ou encore des Français NTM et Assassin, pour exprimer leur besoin d'évasion, de liberté et de changement, faisant fi de la censure qui prévalait jusqu'alors » (Aterianus-Owanga, 2017). Mais pour comprendre cette option du mode d'expression, il faut se référer à la fonction du rap comme conscience sociale, du fait que celui-ci s'est dès les débuts intéressé à la société pour en faire la satire, attendu que l'une des missions primordiales du rappeur est d'éveiller l'esprit critique de ses contemporains.

L'engagement est intrinsèque au rap. A l'origine, dans l'esprit des précurseurs, rapper signifiait prendre l'engagement de dénoncer les dérives politiques et les injustices sociales (Clément, 2015). Dans son article intitulé « Pragmatisme, art et violence : le cas du rap », Richard Shusterman (2003 : p. 116) s'appuie sur une caractéristique imparable au genre : la violence. Celle-ci comme esthétique du rap, détermine une intrusion dans une quête :

L'art intensifie l'expérience en mettant en œuvre les pulsions humaines les plus puissantes, parmi lesquelles la quête de la forme signifiante, ou l'instinct de la réalisation et d'expression de la puissance. La violence, dans la définition de base

que donne le dictionnaire, consiste tout simplement en une « force ou puissance vive et intense ».

Dans ce sens, chez Georges Lapassade et Philippe Rousselot (1990), on retrouve le prolongement de cette idée, sous le prisme de la fureur, dans l'unique intention de traduire la politisation de la parole (Marquet, 2013) de ceux qui sont situés à la marge de la société élitiste. Dans le cas de Keurtyce E. et Saik'Iri, le contexte de diffusion des chansons est important pour situer les enjeux de l'engagement lié à l'idée du rejet.

En 2016, le Gabon amorce la pente d'une élection présidentielle sous haute tension, en ayant en mémoire sept ans en arrière, l'image d'un scrutin du même ordre qui s'était soldé par des actes de violence<sup>35</sup>. Dans ce climat, la candidature du président sortant a suscité une vague de contestation, avec en ligne de mire, un bilan du septennat jugé calamiteux, d'où l'appel au changement lancé par les rappers dont Keurtyce E. et Saik'Iri en sont les figures représentatives. Pour le saisir, il suffit en amont d'investir le sens à donner aux deux titres de chansons, sorties quelque temps avant l'élection présidentielles de 2016. En effet, par « On va tourner la page », c'est par un jurement injonctif que Keurtyce E. manifeste sa volonté au changement, obnubilé par l'envie d'en découdre avec celui qu'il nomme « président mal élu et impopulaire » (OVTP, 1<sup>er</sup> couplet). D'un ton impératif et réprobateur, il traduit ici l'urgence d'une alternance politique – par tous les moyens –, en manifestant le sentiment de ras-le-bol général qui habite le peuple en souffrance. Dans ce sens, deux options s'offrent à celui qu'il interpelle : « la mort ou la démission » (OVTP, 2<sup>ème</sup> couplet), sous-entendu que le changement à la tête de l'Etat est inéluctable. Saik'Iri quant à lui, se fait autant virulent en optant pour un titre apostrophant qui traduit l'échec du président sortant, qu'il appelle « Mister zéro ». Ce titre s'énonce par une périphrase aux relents dérisoires, substituant l'identité du président de la république par un chiffre indiquant le néant de son bilan, synonyme de nullité et d'une incompétence avérée dans la gestion de la chose publique. Ce bilan calamiteux se traduit par la non réalisation d'un certain nombre de promesses formulées en 2009 lors de l'élection présidentielle précédente :

En 2009, tu nous as promis ciel et terre,  
un avenir en confiance pour les fils de prolétaires,  
tu nous as dit on avance sur le chemin de l'émergence,

---

<sup>35</sup> Lire notamment AFP et Reuters, « Troubles au Gabon après la victoire contestée d'Ali Bongo », *Le Monde*, mis en ligne le 03 septembre 2009, [https://lemonde.fr/afrique/article/2009/09/03/troubles-au-gabon-apres-la-victoire-contestee-d-ali-bongo\\_1235646.html](https://lemonde.fr/afrique/article/2009/09/03/troubles-au-gabon-apres-la-victoire-contestee-d-ali-bongo_1235646.html).

coup d'état électoral, tu t'es imposé par la force.  
Sept ans après on fait le bilan : zéro  
Combien d'écoles ? zéro  
Combien de collèges et lycées sortis du sol ? zéro  
Universités ? zéro  
Des bibliothèques ? zéro  
Que des discours et des discours et des maquettes : zéro ! (MZ, 1<sup>er</sup> couplet)

Ce constat d'échec s'étend aussi chez Keurtyce E., qui égrène une multitude de promesses faites au peuple et qui, sept ans après, n'ont pas eu une réalisation optimale :

Tu as prêté serment promettant le changement  
Former un gouvernement travailleur et émergent  
Au lieu de cela, tu as placé tes gens, qui à leur tour ont placé leurs gens  
Incompétents à la tâche, ça fait la pluie et le beau temps  
Où sont les aides sociales, les 5000 mille logements, les indemnités non versées ?  
Les protestations sont réprimandées,  
fonctionnaires sans salaire, nourris au café-misère<sup>36</sup>, majoritaires, bossent dur et gagnent une misère ! (OVTP, 2<sup>ème</sup> couplet)

Ici, les deux rappers stigmatisent le projet de société du président sortant, qui avait construit sa vision sur le concept de l'émergence, entendu comme une clairvoyance futuriste qui militait pour la mise en place d'un bien-être social au service des Gabonais. Malheureusement, le bilan au sortir de ce mandat se révèle être un cuisant échec, à tel point que dans l'entendement des rappers, « l'émergence laisse place à l'énervance »<sup>37</sup>, d'où l'urgence selon leur conception, de « tourner la page ».

Le processus du rejet à travers la violence s'étend chez le rappeur Saik'Iri, par un règlement de compte de portée générale, lié à la longévité au pouvoir, d'une même famille : « 50 ans de dictature, d'humiliation pour nos mères, oui le pays est en guerre depuis l'époque de ton père » (MZ, 1<sup>er</sup> couplet). Cette affirmation du rappeur s'attaque au système Bongo qui perdure déjà depuis un demi-siècle, par le jeu de succession entre le père et le fils, qui s'est mis en place en 2009. Au-delà donc du simple changement d'un individu à la tête du pays, il s'agit plus d'un désaveu qui s'étend à un système politique séculaire, porteur des gènes de l'échec sur la durée.

---

<sup>36</sup> Au Gabon, le mot composé « café-misère » renvoie à un mélange d'eau chaude et du sucre, consommé en guise de petit-déjeuner. Cette expression fait référence, dans l'univers local, à une précarité extrême, qui se traduit par une alimentation précaire de survie.

<sup>37</sup> Lestat XXL feat J-Rio, « Tu rentres quand ? », mis en ligne le 03 septembre 2012, <https://www.youtube.com/watch?v=hc3-GFvBi-Y>.

Au bilan négatif observé, les rappeurs appliquent systématiquement un chemin de substitution. Ainsi, Keurtyce E. ne ménage pas sa hargne, mettant en garde « le président mal élu » sur les risques qu'il encourt s'il s'obstine à vouloir briguer un second mandat : « Ta politique c'est quoi à part l'exhibition ? Tes cadets et toi devriez faire attention ! Le soulèvement des populations, le plus souvent c'est la mort ou la démission » (OVTP : 1<sup>er</sup> couplet). Plus loin, le rappeur prolonge sa pensée en évoquant des rapprochements historiques à travers deux personnages ubuesques de la politique africaine : « L'église te fait croire que ton pouvoir vient du ciel, continue tu vas finir comme Jean Bedel » (OVTP, 2<sup>ème</sup> couplet). La première référence actualise Joseph-Désiré Mobutu, ancien président du Zaïre – aujourd'hui République Démocratique du Congo – qui estimait que son règne était une volonté de Dieu, à telle enseigne que l'église s'est mise à son service pour inféoder cette idée<sup>38</sup>. La deuxième référence est plus explicite, puisqu'elle indexe nommément le prénom « Jean Bedel », clin d'œil à Bokassa, ancien dictateur centrafricain<sup>39</sup>. Ces deux dirigeants qui ont vécu un règne sans partage et autoritaire, ont connu une fin misérable, tous deux renversés par une révolte populaire et morts exilés dans une peau de gueux. Le rapprochement ici fait apparaît comme une mise en garde et plus explicitement, un appel à quitter le pouvoir, au risque de subir le même châtement que les deux sulfureux présidents évoqués.

Au final, en se basant sur le postulat de Richard Shusterman, la satire inhérente à « On va tourner la page » de Keurtyce E. et « Mister Zéro » de Saik'Iri, se caractérise par un engagement ayant une inclinaison pour la violence par la réprobation : « Le message acoustique est que la violence est nécessaire pour vaincre la violence, du moins dans une culture où la violence est si profondément ancrée comme elle l'est peut-être dans toutes les cultures humaines » (Shusterman, 2003, p. 119) ; réitérant le caractère révolutionnaire du rap, considérant les acteurs comme les tribunes de la société, ennemis de l'ordre public dans leur quête de la marche vers la liberté.

## **2. Classe marginalisée, discours de rejet et violence verbale**

Quelles stratégies de communication mettre en place lorsque l'on est en situation de marginalisation ? Cette interrogation a trouvé son référent épistémologique dans un essai fort

---

<sup>38</sup> Pour asseoir son postulat selon lequel son pouvoir est une inspiration divine, Joseph-Désiré Mobutu s'est fait représenter descendant du ciel, dans un spot publicitaire à la télévision publique zaïroise, dans l'intention de matérialiser son omniprésence et sa dimension messianique.

<sup>39</sup> Jean-Bedel Bokassa, ancien président de la Centrafrique, s'était autoproclamé empereur et répondait désormais au nom de Bokassa 1<sup>er</sup>. Illustre figure burlesque de la mégalomanie, dirigeant autocratique, il se pensait inamovible, et investi par la volonté divine.

répandu de Gayatri Chakravorty Spivak (2009), *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* qui met en évidence ceux qui dans l'histoire officielle n'ont jamais le droit à la parole ou alors les oubliés de la réminiscence collective. Entre autres pratiques favorisant l'échec de langage, il y a les canaux de communication officiels qui les écartent du champ de la visibilité. Comme mentionné précédemment, le rap s'est au fil du temps établi comme le moyen par lequel les classes désocialisées « peuvent parler », et forcément cette parole qui échappe au filtre du registre officiel, est dénuée de toute la beauté du glossaire. Les mots sont employés sans souci de censure, mettant parfois l'invective et l'eschatologique au service de l'expressivité.

« Incompétent », « impopulaire », « démission », tels sont les lexèmes fondamentaux qui gravitent autour de la notion du rejet chez Keurtyce E. et Saik'Iri. Comme signalé plus haut, c'est à travers le titre de sa chanson que Keurtyce E. affirme d'emblée son appel au changement. « On va tourner la page » traduit ici la décision à prendre, au regard de l'échec constaté en ce qui concerne la gestion du pays durant le premier mandat. A la suite du titre, le refrain de la chanson prolonge l'obligation du changement :

On va tourner la page, ce sera sans toi !  
On va écrire l'histoire, mais pas avec toi !  
Tu as beaucoup fait, ça suffit comme ça !  
Si tu restes au palais, tant pis pour toi ! (OVTP, refrain)

La tonalité ici est impérative et sans alternative. C'est pourquoi les quatre vers du refrain se terminent par un point d'exclamation qui, dans ce contexte, traduit la colère, l'intransigeance et la détermination. Les deux derniers vers du refrain expriment justement cette colère à travers « ça suffit comme ça ! » et « tant pis pour toi ! », synonymes de la réaction répulsive de toute une jeunesse contre la déroute d'un système politique très imparfait. A des endroits, cette colère qui est le pivot du tissu des deux chansons prend la coloration invective et se transmue en menace de mort, en cas de refus d'abdiquer : « si tu restes au palais, tant pis pour toi ! » (OVTP, refrain) ; « un mandat de plus le pire va arriver » (OVTP, 2<sup>ème</sup> couplet) ; « vas niquer ta mère si tu en as une » (MZ, 2<sup>ème</sup> couplet) ; « je te donne la peine de mort si tu t'en sors, vas-y cours, cours encore » (MZ, 2<sup>ème</sup> couplet). L'ensemble des messages délivrés par ces énoncés valide le sentiment d'irréversibilité dans le choix de « tourner la page » du système politique en place.

Dans le même ordre d'idée, le chanteur de « Mister zéro » focalise ses diatribes sur d'autres rappers qui prennent causes et effets pour le pouvoir en place : « J'ai pas mal rigolé quand ils chantaient "on te suit" ; tout le monde démissionne, les Gabonais chantent "on te fuit" » (MZ, 1<sup>er</sup> couplet). A travers un détournement parodique, Saik'Iri s'approprie le sens

originel de la chanson « Paroles aux jeunes »<sup>40</sup>, qui appelait la jeunesse à voter pour le candidat du parti au pouvoir : « En 2009, Ali Bongo s'était attaché les services d'un groupuscule de rappers gabonais pour ses fins électorales » (Mbina, 2016, p. 2). Le pied de nez fait dans la réplique ici admet les Gabonais chantent « On te fuit », soit la manifestation du rejet de celui qui était adulé hier. Dans cette punchline, le rappeur cible avec raillerie ses confrères à la solde du pouvoir en place et conjointement, il scotomise celui qu'il nomme « Mister zéro », dans la perspective d'une éventuelle réélection.

Au-delà de s'en prendre à un système politique, les attaques se font quelquefois *ad hominem* et indexent directement l'état civil du président de la république, soumis à contestation par une partie de l'opinion publique : « En 1959, Brazza ne faisait pas de césarienne » (MZ, 2<sup>ème</sup> couplet) ; sous-entendu que le chef de l'Etat sortant qui est soupçonné par le discours populiste d'être un enfant adopté, affirme par le biais de sa mère, d'avoir vu le jour au Congo-Brazzaville, en 1959, par césarienne, soit une technique médicale qui n'avait pas cours dans ce pays à cette période. Ainsi le débat sur la nationalité du premier citoyen gabonais a suscité plusieurs écueils, à tel point qu'une partie de l'opinion a réclamé son incompatibilité à être président :

Ce n'est un secret pour personne, Ali Bongo n'est pas le fils génétique d'Omar Bongo, c'est simplement un usurpateur, s'il l'était, pourquoi ne nous le prouve-t-il pas avec un simple test ADN pourtant si simple ? [...] Tous les Gabonais savent désormais que l'homme aux multiples actes de naissance, né semble-t-il à Brazzaville par césarienne, n'a pas d'acte de naissance à Nantes. Il n'est donc pas né d'Albert Bernard Bongo et de Joséphine Nkama qui l'ont adopté. Il ne mérite donc pas d'être le Président du Gabon en rapport avec notre loi fondamentale « constitution ».<sup>41</sup>

La question sur les origines prétendument incertaines du président est donc ici un prétexte pour les rappers d'accentuer leur formule du rejet, surtout en faisant intervenir l'article 10 de la constitution qui prévoit que

sont éligibles à la Présidence de la République, tous les Gabonais des deux sexes jouissant de leurs droits civils et politiques, âgés de quarante (40) ans au moins (L.1/97 du 22 avril 1997). Toute personne ayant acquis la nationalité gabonaise ne peut se comporter comme candidat à la Présidence de la République. Seule sa descendance

---

<sup>40</sup> Massassi, Sinsho, Tina et al., 2009, « Paroles aux jeunes », [https://youtu.be/FJRZesVg\\_M](https://youtu.be/FJRZesVg_M), mis en ligne le 11 août 2009.

<sup>41</sup> CP, « Miracle : Ali Bongo et sa petite sœur directe sont nés avec un écart de trois mois », *Coups francs*, en ligne : <https://www.coupsfrancs.com/miracle-ali-bongo-et-sa-petite-soeur-directe-sont-nes-avec-un-ecart-de-trois-mois/>, mis en ligne le 19 septembre 2019, consulté le 23 mai 2023.

ayant demeuré sans discontinuité au Gabon le peut, à partir de la quatrième génération.<sup>42</sup>

Suivant les alinéas de la constitution, si les doutes portés sur les origines extra-gabonaises du leader du parti au pouvoir sont à l'ordre du jour, il est donc de principe qu'il ne soit pas éligible à une candidature à la fonction de président de la république. Dans ce sens, Saik' Iri introduit subtilement ce débat dans son texte, pour rappeler à son interlocuteur qu'en cas de non-respect de cet article fondamental de la constitution, le pays peut basculer dans une tourmente générale : « Article 10, le pays se dirige vers un précipice, plus de love, plus de peace, en un mot le pays glisse » (MZ, 2<sup>ème</sup> couplet). Dans cette logique, les rappers condamnent le fait que le président sortant ait exclu les Gabonais de la gestion de l'Etat, leur préférant des personnes venues d'autres pays et qu'ils appellent la légion étrangère : « une légion étrangère est en mission sur nos terres, Mister zéro et compagnie nous préparent déjà la guerre » (MZ, 2<sup>ème</sup> couplet). Le sens du rejet dans cette phrase est à comprendre à double sens : d'une part, les étrangers qui viennent sur le territoire gabonais et occupent les fonctions étatiques de prestige sont victimes de l'aversion des autochtones qui veulent récupérer la gestion de leur pays ; et d'autre part, le président qui exclut les Gabonais de son giron immédiat, leur préférant des personnes étrangères. Il y a donc ici la valeur d'un rejet mutuel, suscitant ainsi une tension dans les rapports entre le dirigeant et son peuple.

Pris dans l'engrenage de l'exclusion, la violence apparaît comme l'arbitre des relations entre la partie dirigeante et le peuple. Le texte de Keurtyce E. s'ouvre ainsi par une mise en garde par rapport au projet funeste du « président mal élu » qui ambitionne d'utiliser des moyens peu orthodoxes pour se maintenir au pouvoir. Dans l'entendement du rappeur, le candidat honni aurait recours à la force, comportement caractéristique d'un pouvoir autocratique qui n'a plus les moyens de convaincre et qui veut à tout prix s'imposer en supprimant des vies, tout en banalisant les droits de l'homme :

La rumeur court que tu prépares la guerre, président mal élu et impopulaire.  
Clandestinement tu fais rentrer des armes, après les élections y aura du sang et des flammes. Quoi, tu veux violer la constitution ? Exterminer les populations ? Lâcher les chiens sur nos enfants, sur nos mères et sur nos pères et tu crois qu'on va te laisser faire ? (OVTP, 1<sup>er</sup> couplet).

---

<sup>42</sup> *Constitution de la République Gabonaise*, Libreville, Editée par la Direction des Publications Officielles, 2003, p. 5.

Stricto sensu, Keurtyce.E met en lumière la figure du tyran, par le biais de l'assujettissement, caractéristique intrinsèque du dirigeant africain postcolonial. Problématique dont l'avènement se situe dans la période du désenchantement à travers une littérature africaine portée au pinacle par les voix d'Ahmadou Kourouma, Sony Labou Tansi, Alioum Fantouré... Comme la littérature, de par sa fonction narrative, le rap s'imbibe du courant réaliste et retranscrit avec acuité une réalité sociologique postcoloniale : coups d'Etat électoraux, guerres, famine, dictature, migration et bien d'autres. Des maux qui rendent les conditions de vie difficiles, à l'instar de la situation Gabon, dénoncée par les rappeurs qui estiment qu'un pays aussi riche puisse peiner à assurer le strict minimum à sa population.

La balance de partage est trop inégale, causée par les pillages, détournements de deniers publics, gabegie financière, népotisme, etc. Ce sont ici les maux qui poussent Keurtyce E. à prôner pour l'équité dans un pays où il y a les moyens de le faire, estime-t-il : « Tu amasses depuis quatre décennies, tu t'accapares des richesses du pays, tu t'enrichis avec des biens mal acquis, on va les reprendre et relancer l'économie » (OVTP, 2<sup>ème</sup> couplet). A travers l'emploi du pronom indéfini « on », le rappeur s'inclut dans la fratrie des justiciers à la posture de Robin de Bois, avec pour leitmotiv la volonté de reprendre en main le contrôle de l'économie gabonaise et garantir l'équale répartition des ressources.

### **Conclusion**

L'échec est une notion corollaire au rejet de la classe dirigeante gabonaise à l'orée de l'élection présidentielle de 2016. Pour les voix discordantes que sont celles de Keurtyce E. et Saik'Iri, l'incompétence avérée du président en place à garantir une stabilité politique, économique et social à son peuple, a plongé le Gabon dans la décrépitude. Pour cela, le changement est la condition *sine qua non* pour un avenir meilleur dont les rappeurs se veulent les leviers, les fervents défenseurs de ce qui doit et qui devrait être, afin d'assurer la bien-être dans la cité.

Keurtyce E. et Saik'Iri se font représentants d'une colère collective et qui ne peut s'exprimer que par le canal du rap, étant donné que les autres modes de communication, sous contrôle du politique, emprisonnent la voix des opprimés. Les deux rappeurs explorent les motifs de l'échec d'un septennat de pouvoir, mis sous le sceau de la gabegie financière et de « l'exhibition », d'où l'option du changement, puisqu' « il est impossible [pour le président sortant] d'échapper au coup de balai » (OVTP, 2<sup>ème</sup> couplet). Dans ce sillage, le mouvement de contestation par le rap s'est étendu et aujourd'hui, on compte plusieurs voix qui tiennent en

complément aux deux rappers de notre corpus, à l'instar de Rodzeng, CAM, Bandecon en chef, Titan'Or, Le Flow du Sud.

### **Bibliographie**

ATERIANUS-OWANGA Alice (2017), « Le rap, la vraie force politique du Gabon ? », *Le Monde Afrique*, article en ligne : [https://www.lemonde.fr/afrique/article/2017/09/26/le-rap-la-vraie-force-politique-du-gabon\\_5191716\\_3212.html](https://www.lemonde.fr/afrique/article/2017/09/26/le-rap-la-vraie-force-politique-du-gabon_5191716_3212.html), consulté le 21 juin 2023.

CASIMIR Jean (2001), *La culture opprimée*, Delmas, Imprimerie Lakay.

CLEMENT Pierre-Alain (2015), « La signification du politique dans le rap », *Cultures & Conflits*, n° 97, pp. 123-141.

FORMAN Murray (2002), *The hood comes first: race, space and place in rap and hip-hop*, Middletown, Wesleyan.

FREITAS Franck (2011), « "Blackness à la demande". Production narrative de l'authenticité raciale dans l'industrie du rap américain », *Volume !* n° 8/2, *Sex Sells, Blackness Too ?* pp. 93-121.

HAMMOU Karim (2012), *Une histoire du rap en France*, Paris, La Découverte.

KEYES Cheryl L. (2002), *Rap music and street consciousness*, Chicago, University of Illinois Press.

LAPASSADE Georges et ROUSSELOT Philippe (1990), *Le rap ou la fureur de dire : essai*, Paris, L Talmart.

MARQUET Mathieu (2013), « Politisation de la parole : du rap ludique au rap engagé », *Variations, revue internationale de théorie critique*, n°18, en ligne : <https://doi.org/10.4000/variations.645>, consulté le 12 mai 2023.

MBINA Merlin (2016), « Saik'1ri culbute "Mister zéro" (Ali Bongo) », *Moutouki*, n°31 du 11 août 2016, p. 2.

MONTOYA Victor (1979), *Huelga y represión*, Cochabamba, Kipus.

ROSE Tricia (1994), *Black noise. Rap music and black culture in contemporary America*, Middletown, Wesleyan University Press.

SHUSTERMAN Richard (2003), « Pragmatisme art et violence : le cas du rap », *Mouvement*, n°26, pp. 116-122.

SPIVAK Gayatri C. (2009), *Les subalternes peuvent-elles parler ?* trad. J. Vidal, Paris, Editions Amsterdam.

### **Opus**

KEURTYCE E. (2015), « On va tourner la page », <https://www.youtube.com/watch?v=Xegaw8aX3B4>, mis en ligne le 21 décembre 2015.

SAIK'1RI (2016), « Mister Zéro », <https://www.youtube.com/watch?v=dZFvhp44nYw>, mis en ligne le 02 juillet 2016.